

des nouveaux catholiques et du père Hyacinthe, du pape Pie IX et du Concile, ou seulement de la dernière lettre épiscopale de congratulation reçue par le journal le *Monde* à propos de sa campagne de la grève dominicale.

"Alors certainement il vous arrivera ceci : vous passerez par toutes les vicissitudes d'impression qui constituent la gradation de la surprise à l'admiration.

"Peut-être irez-vous jusqu'à l'enthousiasme. Le cas s'est vu. Peut-être descendrez-vous brusquement jusqu'à cette colère sourde qu'inspirent la contradiction à outrance, le paradoxe à l'emporte-pièce, la satire trop épicée, la grêle d'épigrammes à jet si dense et si dru que les coups sont plus forts que justes, et qu'après avoir ri des autres, on finit par se fâcher, atteint soi-même par la pierre destinée au jardin du voisin.

"Peut-être enfin sortirez-vous sans éclaboussure ni égratignure de cet entretien avec ce maître gouailleur qui a ses jours de belle humeur naïve, de goguenarderie inoffensive, d'enjouement attendri et de malice attique.

"Le tout est de bien tomber avec lui et de choisir son jour. On le peut faire avec un homme qui a du talent tous les jours, même quand il se trompe, j'allais dire surtout quand il se trompe. Car cet homme est trop entier pour ne pas voir souvent à côté. Il défend quelquefois ce qu'il croit la vérité avec les armes de l'erreur. Il a des façons parfois trop profanes d'user d'un texte sacré. Son orthodoxie est à certains moments bien spirituelle et son eau bénite sent, par instants, le roussi. Il a trop de bon sens pour être toujours seulement l'homme de la foi, trop de tempérament pour demeurer toujours fidèle à la règle, enfin trop de gaieté pour rester toujours charitable.

"Tel qu'il est cependant, avec ses qualités et ses défauts, cet homme est tout simplement un grand croyant, un maître écrivain, un journaliste de premier ordre, un honnête homme et même un excellent homme qui, malgré tout ce qu'il a pu faire, a gardé plus d'admirateurs que de critiques et plus d'amis que d'ennemis.

"Le tout est, je le répète, de le prendre comme il convient, c'est-à-dire non à rebrousse-poil, et à son jour. Mais de quelque manière et à quel jour que vous le prenez, vous ne le prendrez point sans vert.

"Depuis 1830, cet homme porte un monde, et si à cette habitude du harnois, pendant un tiers de siècle de campagnes, le dos s'est un peu voûté et la tête inclinée sur l'épaule, il n'a rien certes des languères et des grimaces de la cariatide.

"Le fardeau a parfois été lourd à écraser tout autre ; et lui l'a porté toujours jovialement et allègrement, et ce fardeau, savez-vous son nom ? Il s'appelle la grandeur et la décadence du catholicisme lui-même ; il s'appelle quarante ans de journalisme religieux et de polémique ultramontaine, sans trêve ni repos, même le dimanche ; quarante ans de lutte implacable, de sillon quotidien à travers le scepticisme contemporain ; quarante ans de tribune publique, à peine coupés par un interrègne de sept années de repos forcé, de silence obligatoire, à la suite d'une suppression plus fatigante pour lui, plus éternelle, plus douloureuse que les labeurs de son apostolat tout entier.

"Vous comprenez maintenant comment et pourquoi il est impossible de demeurer indifférent en présence d'un tel homme, si impatient du bâillon qu'un seul mot suffit, prononcé devant lui : le mot de sa vie toute entière, celui dont le thème éternel lui a fourni de si magistrales variations, pour réveiller le volcan qui bouillonne sous la neige de ce front placide, pour rompre le scel de ces lèvres épaisses et en faire jaillir le torrent, pour tendre l'arc relâché de ces paupières mi-closes et mettre dans ces yeux gris, qui vous semblaient béats, l'étincelle de la passion, de l'éloquence et de la satire.

"Ce grand improvisateur, dont rien n'a lassé la verve intarissable, ce volcan que rien n'a éteint ni même refroidi, et qui vomit presque chaque jour encore la flamme et la fumée, les rayons et les ombres, les diamants et les scories ; ce torrent qui gronde chaque jour encore contre ses dignes et bat l'hérésie contemporaine d'un flot tour à tour si pur et si troublé, tour à tour traversé des fanges de la terre et des reflets du ciel, cet avocat de Dieu qui a toutes les séductions, même celles du diable, et dont le masque et le talent rappellent Mirabeau, avec l'honnêteté et le style en plus, c'est M. Louis Veullot."

Pour compléter le portrait, il convient de citer la fin d'une étude critique sur les deux ouvrages tout récemment publiés par M. Louis Veullot : *Rome et le Concile, et Paris pendant les deux sièges.*

"On devine enfin, dit l'éminent critique que nous citons, et surtout le bruit de fêches d'or en l'air et de volées de gourdins sur l'échine du bourgeoisisme voltairien et du radicalisme babouviste, qui retentissent tout le long de ces deux volumes pleins de douleurs et de colères patriotiques, consacrés à l'agonie du Siège et aux convulsions de la Commune, aux fautes de la guerre nationale et aux hontes de la guerre civile. Jean Ziska, le chef des Hussites, s'était, dit-on, fait un tambour de la peau d'un de ses ennemis. M. Louis Veullot, tout orthodoxe qu'il soit, ne résiste pas à son goût pour cette tradition, et c'est sur la peau asine de certains de ses adversaires qu'il bat le plus volontiers, d'une baguette enragée, ses plus beaux roulements d'ironie et ses meilleurs bans d'indignation.

"Pourquoi pas, après tout ? Dans les temps troublés, l'aménité des temps prospères est elle toujours possible ? Peut-on toujours traiter avec les façons académiques le triomphe des bestialités populaires et les polissonneries des Raoul Rigault au pouvoir ? M. Louis Veullot ne l'a pas pensé, et nous avouons qu'il faut parfois de ces coups de tonnerre du Sénat, de ces coups de tambour battus sur le dos de la bête humaine pour désinfecter l'air obscurci des sauterelles du parasitisme et des frôles de la corruption. Sans doute, dans l'ordre providentiel de notre décadence, les rudes fouetteurs et les bâtonnistes implacables ont leur raison d'être et leur mission. Peut-être la religion perd-elle quelque chose à ces excès et souffre-t-elle un peu, loi d'amour et de pardon, d'être transformée passagèrement en loi de talion et de terreur. Mais qu'on y songe, quand tout se prend d'assaut, c'est avec les armes de l'assaut que le ciel se doit défendre.

"Quand tout est compromis dans une société venue de toute autorité et réduite aux derniers respects, peut-être les haines sacrées ne perdent-elles rien à se servir des armes profanes. Le catholicisme a perdu à être défendu ainsi quelque chose de la pudeur religieuse et de la majesté sainte ; mais il y a gagné d'être compté comme une opinion et comme un parti qui ne saurait périr en politique (je ne parle pas de l'éternité du dogme qui est assurée) tant qu'il existera des Montalembert, des Donoso Cortés, des Dupanloup et des Veullot, pour combattre l'erreur et même pour la châtier, et défendre la vérité outragée, non plus avec les baisers fraternels et la houlette fragile des prosélytismes antiques, mais avec la poignée de verges que les apôtres de nos jours ont coutume et peut-être raison de joindre à leur bâton pastoral."

## AU NOM DE CHAMPLAIN !

C'était en 1869.

Malade, brisé par le travail, légèrement mordu par l'ennui, j'étais allé demander à l'Europe un peu de changement et de repos.

L'Hibernian avait fait merveille : en dix jours l'Atlantique était franchi.

L'Irlande m'éblouit.

L'Angleterre m'enrhuma.

La France me fit pleurer ; pleurer de joie et d'orgueil, car alors pour la France, nous ne pleurons pas autrement.

Oui, c'était bien là cette "terre de souvenance" telle que je l'avais entrevue dans mes rêves les plus charmants. Elle était forte, grande, belle, énergique, toute ruisselante de gloire et d'enseignement, car, à cette époque, l'histoire ne se faisait que pour la France seule.

Pendant deux mois, j'eus le vertige de Paris.

Puis, lorsque le calme se fit, je songai qu'en France, il y avait pour moi un coin de terre où se trouvait véritablement la patrie. J'y partis, cheminant vers l'Océan et refaisant pieusement ce pèlerinage que nos aïeux, les gens de la Saintonge et du pays d'Aunis, faisaient il y aura bientôt 250 ans, lorsqu'ils venaient au nom du Christ et des fleurs de lys convertir et coloniser la Nouvelle-France.

Choyé, dorloté, par l'idéal d'une famille Saintongaise, je fis un rêve vraiment magnifique. C'était l'époque du feu comte, Messire de Frontenac. A mes pieds défilaient les vieux noms de nos annales, de Vaudreuil, Lemoine de Sérigny, de Palluau, de la Gallissonnière, de Verchères, Legardeur de Tilly, de la Saussaye, Legardeur de Beauvais, de Pommeroi, de Salaberry, etc., etc., tout cela mêlé à notre vieille bourgeoisie, Marchand, Chauveau, Boyer, Archambault, noms moins sonores, mais plus solidement faits pour résister aux secousses des temps.

Presque tous avaient conservé un souvenir du Canada. L'un avait le portrait d'un arrière grand père qui avait joué d'estoc et de taille contre l'Iroquois, l'autre assurait qu'un de ses aïeux avait été officier de marine *des pays de Nouvelle-France*, un troisième se rappelait vaguement avoir entendu dire qu'autrefois sa famille possédait une large concession seigneuriale, sise dans la direction du Labrador.

Et les causeries d'aller leur train, et les points d'interrogation de pleuvoir. Parlait-on français en Canada ? Les Iroquois et les Algonquins se faisaient-ils encore la guerre ? Les Indiens étaient-ils aussi nombreux et aussi féroces qu'autrefois ? Faisait-il plus froid au Canada qu'en Sibirie ? Le Saint-Laurent était-il plus large que le Rhône ? Quelle espèce d'animal était le caribou ? Que sais-je, enfin, ? on puisait à pleine main dans mon érudition toute canadienne.

Oh ! les bonnes gens ! et les heures charmantes que nous passâmes alors ensemble, dans la belle patrie de Champlain ! Nous étions au mois d'août : le temps était chaud, le soleil ardent et les vignes ployaient sous la grappe. On se plaignait bien par ici par là de la sécheresse, mais en somme la vendange promettait d'être bonne, et tout le monde souriait, car partout régnait l'aisance et la paix.

Depuis... ah ! depuis, la Prusse a passé sur la France ! le deuil est au pays d'Aunis et dans la Saintonge comme partout ailleurs, et cette famille sainte, que j'avais laissée souriante et dévouée, pleure maintenant les morts de la patrie, et la patrie elle-même appauvrie et démembrée.

Le calice se remplit lentement ; les larmes succèdent aux larmes, les désespoirs aux désespoirs. Partout gisent le deuil, l'isolement, et le dernier courrier venu de France, apportait encore le récit d'une nouvelle catastrophe.

Un savant et un brave homme, le bibliothécaire de la ville de Saintes, me disait :

BIBLIOTHÈQUE DE }  
SAINTES. } SAINTES, le 12 Février 1872.

Monsieur,

Je n'ai pas besoin, après de vous de me servir des noms de madame de F... qui veut bien m'honorer de son amitié, ou de M. H. de T..., mon compagnon de travaux ; le malheur qui nous frappe tous, sera une suffisante recommandation.

Lors de votre voyage en Saintonge, j'étais absent, et je ne pus vous montrer notre riche bibliothèque.

Vous avez bien fait de ne la pas voir : vous vous épargniez ainsi le regret d'apprendre que toutes ces richesses bibliographiques incomparables, nos importantes archives ont été dévorées par les flammes. La catastrophe est immense, la perte irréparable. Que de documents anéantis pour l'histoire du pays et des familles Saintongaises.

Cependant nous voici à l'œuvre.

Nous essayons de réparer le désastre, et de toutes parts, on répond avec empressement à notre appel. J'ai songé que vous, que d'autres au Canada, seriez bien aises de venir au secours de la vieille capitale de la Saintonge. C'est de Saintes, de Saintonge, de Bourges, de Marennes, de Rochefort, de La Rochelle, que sont sortis les premiers colonisateurs du Canada, les fondateurs de Québec. J'ose espérer que parmi vous, quelques personnes se souviendront, et je m'adresse à vous, monsieur, pour leur rappeler ces souvenirs.

Le Maire de Saintes, M. le comte Anatole Le Mercier, dont le nom doit être connu par les catholiques Canadiens-Français, parce qu'il a bravement soutenu les droits de l'Église à l'ancien Corps Législatif—écrivit au Maire de Québec pour lui demander les doubles des Bibliothèques publiques. Vous voyez ce qu'il nous paraît utile et convenable de faire, dans les journaux, les revues etc. Peut-être, trouverez-vous quelques familles qui tiennent à relier ses souvenirs. Un tableau de marbre portera inscrits les noms des fondateurs de la bibliothèque : on est fondateur moyennant le don d'une somme d'au moins cent francs.

Nous acceptons toutes les sommes, tous les ouvrages qu'on voudra bien nous adresser.

Je ne puis écrire à chaque auteur canadien, ayez la bonté de leur faire parvenir ma requête. Que chacun m'envoie un exemplaire de ses œuvres : un registre spécial contient le nom de tous ceux qui auront donné quelque chose, argent ou livre, à la Bibliothèque.....

Veillez agréer, monsieur, l'hommage respectueux de votre dévoué serviteur.

Le Bibliothécaire,  
LOUIS AUDIAT.

A cette lettre était jointe une seconde missive, signée par le maire de Saintes :

VILLE DE }  
SAINTES, } SAINTES, (Charente Inférieure,) le 12 Janvier 1872.  
BIBLIOTHÈQUE. }

Monsieur,

Le malheur qui frappe la ville de Saintes, cet incendie qui

a détruit avec toutes ses archives depuis 1412, une bibliothèque considérable, riche en collections importantes, en reliures de luxe, en incunables curieuses, en ouvrages rares, précieux, rappelant les noms des Fénelon, de l'Intendant Begon, des Séguier, des de Thou, Mazarin, Grolier, d'Amboise, Turenne, et autres, a ému surtout les hommes qui, comme vous, Monsieur, savez apprécier la valeur d'un livre, et qui comprenez l'étendue de la perte faite. Aussi n'avons-nous pas hésité à nous adresser à vous. Nous essayons de réparer un peu le désastre et nous faisons appel à tous les hommes de lettres, à tous les libraires, à tous les bibliophiles, aux gens de cœur en un mot. Déjà, beaucoup de nos confrères nous ont adressé leur offre ; nous osons espérer, Monsieur, que compatissant à un malheur qui n'afflige pas seulement la ville de Saintes, mais la science, l'histoire, la littérature, vous voudrez bien nous donner par l'envoi de quelques volumes, une marque d'intérêt, dont nous serons reconnaissants. Les noms des donateurs sont inscrits sur un registre spécial qui perpétuera et le don et notre gratitude.

Veillez agréer, Monsieur, l'hommage de nos sentiments dévoués.

Le Maire,  
ANAT. LEMERCIER

Le Bibliothécaire,  
LOUIS AUDIAT.

Le zèle de M. Audiard et son amour pour la science ne s'arrêtaient pas là : en face des ruines fumantes de sa chère bibliothèque, il se prit à songer à nous tous.

SAINTES, (Char.-Inf.) le 12 janvier 1872.

*Aux hommes de Lettres Canadiens-Français.*

Messieurs,

Vous avez appris le désastre qui frappe la ville de Saintes. L'importante Bibliothèque avec ses manuscrits nombreux, ses incunables, ses éditions rares ou précieuses, ses autographes, ses grandes collections, ses archives, tout a péri dans les flammes. Notre douleur à tous est profonde. Il y avait là, la bibliothèque de Fénelon, toute une correspondance diplomatique du xvie siècle, des cartulaires, des volumes qu'on eût payés au poids de l'or, les délibérations du corps de ville depuis 1456. C'est l'histoire de la contrée et de la ville de Saintes, l'histoire de nos familles municipales, de nos bourgeois, de nos commerçants, de nos ouvriers, qui a péri. Les notes, les copies que j'avais tirées de ces livres et de ces registres ont été dévorées elles-mêmes avec les originaux. Il n'existe plus une feuille des archives. Et j'ai vu tout cela flamber en quelques instants. Vivant au milieu de ces trésors, j'apprécie mieux l'étendue de la catastrophe. La perte est irréparable.

Cependant la ville de Saintes aura une bibliothèque. Déjà des offres, des promesses nous ont été faites. Les dons arriveront de toutes parts, quand on connaîtra l'immensité de notre malheur. Aussi, je n'hésite pas, M. M., à m'adresser à vous. Au nom de la ville de Saintes, au nom de la science, venez à notre aide. Tout ce que vous nous enverrez, livres, brochures, pièces, journaux de la localité, les ouvrages que vous auriez publiés, les travaux des sociétés savantes, seront reçus avec la plus vive reconnaissance. Faites connaître à vos amis notre détresse et notre espérance. Nous osons compter que leur patriotisme sera à la hauteur de notre désastre. Les noms des donateurs seront pieusement conservés et inscrits parmi les fondateurs de la nouvelle bibliothèque.

Veillez agréer, M. M., l'hommage respectueux de votre très-humble serviteur.

Le Bibliothécaire,  
LOUIS AUDIAT.

Dans son immense douleur, M. Audiard n'a rien oublié ; et ce navrant courrier que je dépouille devant le public, se terminait par cette circulaire, qu'il m'a prié de livrer à la publicité de la presse Canadienne-Française.

SAINTES, 12 Janvier 1872.

*Monsieur le Rédacteur.*

Vous avez bien voulu appeler sur la catastrophe dont la ville de Saintes vient d'être la victime, l'attention des hommes intelligents qui vous lisent. Grâce à vous, grâce à la presse, on a su quelle perte irréparable venait de faire les arts, les sciences, les lettres ; car ce n'est pas seulement Saintes qui souffre et souffrira de ce désastre ; c'est le département, c'est la province tout entière, c'est l'histoire elle-même. Que de faits anéantis dans cette nuit funeste du 12 novembre ! Nos archives qui remontaient à 1412, contenaient l'histoire manuscrite et inédite de notre contrée. La bibliothèque la renfermait imprimée, avec de nombreux manuscrits, des exemplaires uniques, des collections importantes, des éditions originales, des livres rares, des volumes précieux. Presque tout ce qui a été écrit sur notre province avait été puisé là. Car une bibliothèque n'est pas seulement un ornement pour les murs qui la gardent et une richesse pour la ville qui la possède ; c'est un foyer dont les rayons se répandent partout.

C'est là l'élan généreux de tous pour atténuer le désastre ; de là ces offres qui nous arrivent des points les plus éloignés, du Havre, de Lille, de Coulon, comme de Poitiers ou de Bordeaux. Il y a des villes encore sous le joug prussien qui ont trouvé dans leur infortune une sympathie pour notre malheur, et organisent des comités pour nous envoyer des livres. Dans notre département, les conseils municipaux de Rochefort et de La Rochelle, nous sont les premiers venus en aide ; les sociétés savantes nous offrent la collection de leurs mémoires ; les écoles publiques font des souscriptions. Il importe que tout le monde contribue à cette œuvre patriotique, du moins, tout ce qui porte un nom français.

Le titre de *fondateur* est acquis à quiconque donne une somme d'au moins cent francs, qu'on peut payer en plusieurs termes ou annuités. Les noms des fondateurs seront gravés sur le marbre dans la salle de la nouvelle bibliothèque. J'ai déjà inscrit, au nombre des fondateurs, M. le comte Anatole Lemerrier, maire de Saintes, pour une somme annuelle de 500 francs pendant dix ans ; M. Geay-Bess et M. Martineau, adjoints ; M. le comte de Clervaux, conseiller municipal ; M. de Laborde et M. de Blossac, propriétaires à Saintes ; M. Mestreau, M. Denfer-Rochereau et M. le comte Duchatel, députés ; M. Du-faure, ministre de la justice ; le Collège de Saintes, pour une somme de 264 francs ; M. de Cazenove de Pradines, d'Agen, etc.

Veillez, monsieur le rédacteur, annoncer qu'une souscription est ouverte dans vos bureaux, et que vous en publierez les listes. Que chacun nous apporte quelque chose, argent ou livre ; nous ne dédaignons rien. Les plus petits ouvrages mêmes, surtout s'ils ont un rapport quelconque à notre province, seront les bien venus : almanachs, annuaires, affiches, journaux, brochures, volumes de tout format, cent, millésime,